



MDN, photo DH06-012K

COUP D'ŒIL DANS LES COULISSES : APERÇU DES MISSIONS FONDAMENTALES DES FORCES D'OPÉRATIONS SPÉCIALES

par le major Tony Balasevicius

Introduction

Peu après les attaques terroristes du 11 septembre 2001 contre les États-Unis, les forces d'opérations spéciales (FOS) ont vu leur rôle prendre une importance croissante dans les activités des organisations militaires du monde entier. Mais on a surtout pu voir, comme en Afghanistan, que les FOS étaient capables de s'adapter à de nouvelles circonstances. Par exemple, bien qu'elles n'aient compté que 300 soldats au maximum sur le terrain, elles sont parvenues à rallier des groupes non organisés ou rivaux, qui s'opposaient aux talibans, et à concentrer les efforts de l'Alliance Nord pour finalement vaincre les forces régionales des talibans. Les FOS se sont montrées extrêmement efficaces, au point où Kandahar est tombée 49 jours seulement après le début des opérations¹.

C'est précisément l'efficacité due à leur économie de forces dans les opérations menées contre un ennemi asymétrique qui a propulsé les FOS à l'avant-scène des activités militaires actuelles. Cela est particulièrement évident aux États-Unis, où « le gouvernement a confié aux FOS américaines des responsabilités de plus en plus importantes dans la planification et l'exécution des opérations contre-terroristes dans le monde entier². » En fait, depuis septembre 2001, les FOS ont joué un rôle de première importance en Afghanistan, en Irak et aux Philippines³. C'est une tendance qui ne devrait pas surprendre ceux et celles qui comprennent la nature de ces organisations

Le major Tony Balasevicius appartient au personnel de direction du Département de science militaire appliquée du Collège militaire royal du Canada.



Membres du British Special Air Service en Italie.

et le calibre des soldats qui y appartiennent. Les effectifs des FOS fonctionnent en effet sans difficulté dans toute situation hasardeuse et possèdent les aptitudes voulues pour remplir les missions les plus complexes. De telles qualités, associées à un sens de l'initiative hautement développé, permettent à ces guerriers de transformer les compétences que donne tout enseignement spécialisé des techniques pratiques précises et efficaces, même devant les menaces et les difficultés complexes et changeantes du XXI^e siècle. Ce degré d'adaptabilité est principalement attribuable aux critères de recrutement des FOS, mais c'est aussi le produit des principes d'affectation, de l'organisation et des programmes complets de formation que les FOS ont conçus pour répondre aux exigences spécifiques de leurs missions fondamentales.

Missions fondamentales

Les missions fondamentales des FOS ont vu le jour pendant la première moitié de la Seconde Guerre mondiale, les circonstances opérationnelles qui régnaient à ce moment-là ayant mené à la création d'unités spécialisées chargées d'exécuter des missions particulières. En raison de leur degré élevé de spécialisation, ces missions imposaient des contraintes exceptionnelles à l'organisation de chaque unité, à son entraînement et à son matériel. C'est pourquoi la première chose à examiner pour comprendre les FOS, ce sont leurs missions fondamentales. Le présent article se propose d'éclaircir l'évolution de ces forces durant la Seconde Guerre mondiale et dans les quelques années qui ont suivi. Il s'efforcera tout particulièrement de préciser la nature des missions fondamentales des FOS en se penchant sur la création et les débuts des premières unités de ce type.

« Les effectifs des FOS fonctionnent en effet sans difficulté dans toute situation hasardeuse et possèdent les aptitudes voulues pour remplir les missions les plus complexes. »

Finalement, comme l'entraînement de ces unités est dicté par des circonstances particulières et intimement lié aux exigences de chaque mission, cet élément fera aussi l'objet d'un examen général.

Comme dans tout ce qui relève de la doctrine, chaque nation conçoit ses opérations spéciales à sa manière. Toutefois, dans le cadre du présent article, le terme opérations spéciales revêtira un sens conforme à la doctrine des *opérations spéciales* interarmées américaines. Par conséquent, on peut définir ainsi les opérations des FOS :

« Des opérations qui se déroulent dans un environnement hostile, interdit ou dont le climat politique est instable afin d'y poursuivre un

objectif militaire, diplomatique, informationnel ou économique par des moyens militaires qui ne correspondent à aucun des grands secteurs d'activité des forces traditionnelles. De telles opérations font souvent appel à des actions secrètes, clandestines ou exécutées de façon très discrète. Les opérations spéciales couvrent toute la gamme des opérations militaires. Elles peuvent se faire de façon autonome ou être intégrées à des opérations des forces traditionnelles ou de tout autre organe gouvernemental; elles incluent parfois des opérations directement effectuées par des forces locales ou auxiliaires, conjointement avec elles ou avec leur soutien. Les opérations spéciales diffèrent des opérations traditionnelles par le degré de risque politique et physique qu'elles comportent, par les techniques opérationnelles qu'elles adoptent, par l'utilisation qu'on en fait, par le fait qu'elles ne peuvent pas compter sur un appui direct et par leur besoin de renseignements opérationnels détaillés et de ressources indigènes⁴. »

Cette conception générale de l'utilisation des FOS s'est développée et raffinée pour en arriver à comprendre ce que l'on appelle communément les tâches primaires et les activités collatérales. Par *tâche primaire* on entend les activités de contre-prolifération, de contre-terrorisme, de défense interne à l'étranger, de reconnaissance et de surveillance spéciale, d'action directe et d'affaires civiles ainsi que les opérations psychologiques, la guerre non traditionnelle et les opérations de renseignement. En plus de ces neuf tâches primaires, il existe un certain nombre d'activités collatérales que les FOS ont prises en charge à cause de leur capacité d'adapter leurs techniques

en fonction d'exigences stratégiques en pleine évolution. Ces activités collatérales comprennent l'appui à une coalition, la recherche et le sauvetage de combat, la lutte contre la drogue, le déminage humanitaire, l'aide humanitaire, l'assistance en matière de sécurité et d'autres activités spécialisées⁵.

Toutes ces tâches n'ont malheureusement pas été établies en tenant compte des circonstances opérationnelles particulières pour lesquelles les FOS étaient le meilleur candidat. Selon Thomas K. Adams, auteur de *US Special Operations Forces in Action: The Challenge of Unconventional Warfare*, « cette liste [de tâches primaires et collatérales] est un mélange hétéroclite de missions, dont certaines sont de nature traditionnelle et d'autres pas, quelques-unes sont tout bonnement étranges et d'autres encore s'inscrivent en fait dans le cadre de missions plus vastes⁶ ». Cette liste résulte en partie du fait que les échelons supérieurs responsables des FOS consentent généralement à entreprendre presque n'importe quelle mission, sans jamais douter que les FOS soient capables de les exécuter. En fait, les FOS se sont chargées de ces tâches en raison de leur capacité de mener trois missions principales ou « fondamentales » : la reconnaissance et la surveillance spéciale, la guerre non traditionnelle et l'action directe⁷. Ces missions fondamentales se divisent d'ailleurs elles-mêmes selon qu'elles visent des opérations d'action directe de petite ou de grande envergure ou des opérations de guerre non traditionnelle faisant appel à des forces, qui varient d'une petite équipe de liaison à un grand groupe opérationnel⁸. Pour mieux comprendre le concept de « mission fondamentale », il convient de l'examiner plus en détail.

Origine des missions fondamentales

La première des missions fondamentales conçues pour les FOS modernes est l'action directe. Elle correspond à l'origine à la tâche des commandos britanniques, qui étaient des « troupes légères, mobiles, capables de frapper vigoureusement lors de raids ou d'opérations derrière les lignes ennemies⁹ ». Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques ont ainsi formé une trentaine de commandos, nom par lequel on désignait de telles unités tactiques; tous étaient dotés d'un équipement et avaient subi un entraînement leur permettant d'exécuter des opérations offensives contre les troupes de défense allemandes qui étaient stationnées tout le long du littoral de l'Europe occupée. Leurs opérations, missions classiques d'action directe, consistaient en « des frappes rapides et autres actions offensives destinées à saisir, détruire, capturer, reprendre ou compromettre les effectifs ou le matériel visés¹⁰ ». Les programmes d'entraînement de ces unités insistaient sur le perfectionnement du soldat individuel et se déroulaient dans des conditions extrêmement difficiles et proches de la réalité¹¹.



Insigne du British Special Air Service Regiment.

En général, l'entraînement des premiers commandos ne suivait aucune règle établie, puisque peu de commandants avaient des connaissances précises de ce qui attendait ces soldats et, pour les préparer, ils ne pouvaient que leur enseigner les meilleures techniques de combat individuel et mettaient l'accent sur le conditionnement physique¹². Toutefois, à mesure que les officiers et les sous-officiers acquéraient de l'expérience, des cours plus élaborés voyaient le jour aux centres d'instruction tels qu'au All Forces Special Training Centre de Lochailort et au centre d'entraînement amphibie de Inveraray, tous deux en Écosse¹³.

Dès 1942, un centre d'entraînement de commandos avait été établi à Achnacarry Castle, en Écosse. Les hommes y recevaient une instruction standardisée¹⁴, qui insistait sur « la forme physique, le maniement des armes (celles des alliés autant que celles de l'ennemi), la démolition, l'orientation, le combat rapproché, l'exécution silencieuse, les transmissions, la survie, l'assaut amphibie et par escalade et la conduite de véhicules divers¹⁵ ». Il n'y a donc rien de surprenant à ce que plusieurs des traditions des FOS remontent à l'époque des commandos et se retrouvent aujourd'hui encore, sous diverses formes, dans l'instruction des FOS actuelles, entre autres : des périodes de plusieurs jours pendant lesquelles officiers et hommes travaillent ensemble dans des conditions très proches de la réalité, le maintien de standards rigoureux, le recours au jumelage des combattants et l'instruction commune sur toutes les armes et tout le matériel de l'unité.

Les activités préparatoires intenses permettaient de former des éléments d'un calibre hors pair, et les candidats les plus faibles étaient éliminés rapidement. Ce processus de sélection s'est avéré un atout essentiel à mesure que la guerre progressait, puisque d'autres unités britanniques des FOS ont vu le jour et que beaucoup d'entre elles ont préféré recruter des commandos déjà formés. Par ailleurs, des unités alliées ont adopté des variantes du programme d'entraînement des commandos dans la formation de leur personnel. En fait, le modèle britannique de la mission d'action directe à grande envergure a fini par avoir une telle influence parmi les alliés que les Américains ont envoyé leur premier groupe de rangers à Achnacarry Castle pour y recevoir l'entraînement des commandos britanniques¹⁶.

Les commandos et les rangers n'ont pas été les seules organisations d'action directe de grande envergure à voir le jour durant la Seconde Guerre mondiale. Le 1^{er} détachement du service spécial était une unité alliée formée selon le modèle des commandos britanniques

et regroupait des troupes américaines et canadiennes; à l'instar des commandos, son rôle consistait à exécuter des missions d'action directe de grande envergure en Norvège. C'est pourquoi son organisation et son entraînement visaient à « faire de toutes les unités et sous-unités, de la simple section jusqu'au régiment entier, des organisations hautement mobiles, capables de remplir efficacement les missions de combat suivantes :

- (a) Opération contre toute cible militaire ou industrielle vitale.
- (b) Opération par une force rapide d'intervention terrestre visant à infiltrer et à pénétrer profondément le territoire ennemi pour y encercler des cibles importantes et les détruire.
- (c) Opération en fer de lance pour enfoncer une place forte dans l'espoir de recevoir rapidement l'appui de troupes amies.
- (d) Opération en terrain froid ou montagneux pour y exécuter tout genre de mission¹⁷. »

En attendant d'être déployé pour la première fois, le 1^{er} détachement du service spécial a été soumis à une période d'entraînement intense semblable à celle des commandos mais beaucoup plus longue. On accordait toutefois une importance particulière au conditionnement physique, au maniement des armes et aux techniques



Insigne du 1^{er} détachement du service spécial.

de démolition. La nature de sa mission exigeait aussi un entraînement axé sur l'infiltration, y compris le parachutage, sur la mobilité tactique au sol et sur les opérations par grand froid¹⁸. Malheureusement, quand le 1^{er} détachement du service spécial fut enfin prêt, les circonstances opérationnelles avaient changé considérablement et l'unité a été obligée de se plier à un entraînement supplémentaire avant de pouvoir se lancer dans sa première mission. Il ne s'agissait plus d'être parachuté sur la Norvège mais plutôt de lancer un débarquement amphibie dans l'île Kiska, pendant la campagne des îles Aléoutiennes¹⁹.

C'est parce que la nécessité d'entreprendre de grandes missions d'action directe était, à partir de 1942, devenue moins pressante que le 1^{er} détachement du service spécial a dû reprendre son entraînement. Les unités comme le 1^{er} détachement et les commandos ont été conçues pour former des troupes d'action directe rapide et ont acquis à cet effet toute la gamme de compétences requises. Cependant, à mesure que la guerre progressait, elles ont vu leur rôle se spécialiser de plus en plus, de sorte que, quand l'opération *Overlord* a été lancée, en 1944, leurs missions se limitaient alors essentiellement aux assauts amphibies²⁰. Cette situation était due à plusieurs facteurs, notamment au transport exclusif par force navale et au fait que les alliés étaient arrivés à la conclusion que l'organisation d'une force, même d'une envergure modeste, exigeait des moyens de transport

spécialisés considérables. De plus, la réussite de ces forces légères dépendait toujours d'un appui naval et aérien solide²¹. Mais surtout, dès 1943, les alliés étaient passés à l'offensive, et l'esprit qui avait présidé à la création de ces unités (utiliser des mesures offensives dans un contexte défensif général) n'avait plus de raison d'être.

Au bout du compte, vu les possibilités limitées de déploiement et le besoin d'offrir un degré élevé d'appui et de protection à ces unités légères, il était inévitable que l'on en vienne tôt ou tard à confier les missions d'action directe de grande envergure, non plus aux FOS, mais à des forces d'infanterie d'élite, telles que les marines, les parachutistes et d'autres troupes légères.



Membres du Long Range Desert Group, Afrique du nord, 1942.

Évolution

Heureusement, l'évolution des FOS était déjà en marche avant que les missions d'action directe de grande envergure ne disparaissent de leur répertoire, les FOS ayant commencé à employer de petites équipes formées pour exécuter une vaste gamme de missions, notamment des missions d'action directe de petite envergure et des missions de reconnaissance et de surveillance²². Deux unités, le Long Range Desert Group et le Special Air Service, allaient jouer un rôle important dans la définition de ces concepts importants pour les FOS.

C'est à Sir David Stirling, lieutenant-colonel et aristocrate écossais, que l'on doit la création du Special Air Service, à la mi-juillet 1941, dans le but d'exécuter des missions d'action directe de petite envergure derrière les lignes allemandes en Afrique du Nord²³. Lorsqu'il était membre du 8^e commando, Stirling s'était fortement interrogé sur la valeur des opérations de grande envergure que les commandos britanniques lançaient contre les positions ennemies en bordure du littoral nord-africain. Ces opérations donnaient de moins en moins de résultats, et Stirling a alors envisagé d'utiliser de nombreuses équipes à effectifs réduits (200 hommes répartis en escouades de 5 hommes) pour exécuter des missions d'action directe sur un territoire beaucoup plus vaste. Selon lui, frapper l'ennemi sur plusieurs points avec des forces plus modestes tirerait un meilleur parti des ressources très peu abondantes et offrirait de meilleures chances de réussir²⁴. Stirling estimait que, si une force réduite pouvait surmonter les difficultés que présentaient des déplacements dans les immenses étendues du désert nord-africain, il serait possible d'infiltrer les lignes ennemies. Il a alors rédigé un document intitulé *A Special Service Unit* dans lequel il s'expliquait en détail sur les possibilités qu'offriraient de petites équipes de FOS pour attaquer les terrains d'aviation de l'ennemi, ses convois de transport et ses dépôts de carburant²⁵. Selon l'hypothèse de Stirling, le recours à une variété de techniques d'insertion permettrait d'utiliser moins de troupes et moins de matériel et de tirer parti de l'effet de surprise ainsi créé. Stirling savait toutefois que les obstacles ne manqueraient pas et que le succès de telles opérations dépendrait avant tout de la mobilité des effectifs et de la capacité d'infliger des dégâts importants à l'ennemi de manière suffisamment rapide pour permettre une retraite organisée. Stirling a réussi en fin de compte à convaincre la chaîne de commandement de la validité de son raisonnement, et le Special Air Service a vu le jour²⁶.

Nouveaux venus

À l'origine, la majorité des recrues de cette force était des anciens membres du 8^e commando; comme elles avaient surtout exécuté des missions d'action directe, leurs techniques de commandos formaient une excellente fondation sur laquelle bâtir des compétences spécialisées. L'entraînement qu'a d'abord reçu l'unité visait à parfaire ses techniques et mettait de plus un accent particulier sur les exigences particulières que commandaient les déplacements et les interventions dans l'environnement hostile du désert²⁷. On insistait donc sur « les techniques de survie, la revue des armes, les sauts en parachute, l'orientation dans le désert, le maniement des armes et les

techniques d'infiltration et de démolition²⁸ ». D'après l'historien Philip Warner, auteur de *The Secret Forces of World War II*, cet entraînement « était plus dur que tout ce que les commandos avaient connu jusque-là²⁹ ». On y accordait aussi une grande importance à l'autonomie du combattant. Comme l'explique Warner :

« L'autonomie du combattant signifiait qu'il fallait apprendre à fonctionner seul ou en très petits groupes, des groupes de quatre hommes dans bien des cas. Il fallait avoir une endurance à toute épreuve. Les hommes étaient censés pouvoir parcourir à pied au moins 150 kilomètres dans le désert, dans une chaleur extrême le jour et dans un froid glacial la nuit. Ils devaient être capables de se déplacer dans cet environnement inhospitalier sans se faire voir et en consommant un minimum d'eau et de nourriture. [...] Dès les premières missions, certains hommes ont démontré une endurance extraordinaire. Il était normal pour eux de travailler dans des conditions où d'autres s'étaient auparavant égarés, avaient perdu la raison, s'étaient abandonnés au désespoir et avaient succombé. Une fois qu'ils atteignaient un terrain d'aviation, ils ne devaient pas seulement faire exploser un avion. En pleine nuit, ces hommes devaient s'approcher en catimini, éliminer les sentinelles à la manière des commandos et placer des explosifs sur les appareils en stationnement de sorte que, dès qu'un avion exploserait, les autres suivraient³⁰. »

Le Special Air Service a fini par prouver la validité des techniques d'insertion multiple et des opérations d'action directe de petite envergure exécutées par les FOS. Le Special Air Service a en fait exécuté des attaques très efficaces contre les

terrains d'aviation et les dépôts de ravitaillement ennemis, et on estime que l'on doit à l'unité la destruction de près de 300 appareils ennemis pendant la campagne en Afrique du Nord. Une des principales leçons tirées de cet épisode est qu'il était possible de perturber les zones arrières ennemies avec un investissement assez modeste en effectif et en matériel. Mais surtout, ces opérations n'avaient aucun effet contraire sur celles des forces traditionnelles³¹. Le Special Air Service n'a fait que modifier la première mission fondamentale d'action directe des FOS, et c'est ce qui lui a valu ses victoires remarquables dans le cadre des opérations de la campagne du désert. L'évolution de la seconde mission fondamentale, la reconnaissance et la surveillance spéciale, se fonde également sur l'expérience des Britanniques en Afrique du Nord et résulte des activités d'une autre unité du désert, le Long Range Desert Group.

Le rôle principal du Long Range Desert Group consistait à se déployer loin derrière les lignes ennemies, pendant une période prolongée, puis de transmettre des rapports sur les mouvements et les activités de l'ennemi³². C'est un concept qui

« Toutes les tâches n'ont malheureusement pas été établies en tenant compte des circonstances opérationnelles particulières pour lesquelles les FOS étaient le meilleur candidat. »



AP, 142268

À droite, le sergent Tommy Prince, un autochtone canadien et un membre exceptionnel du 1^{er} détachement du service spécial, montre la Médaille militaire pour bravoure qu'il vient de recevoir des mains du roi Georges VI, février 1945. Prince a aussi reçu la Silver Star américaine.

a vu le jour au début des années 1930, quand le lieutenant Fox Davies, du Durham Light Infantry, a adressé une note au général Archibald Percival Viscount Wavell, dans laquelle il lui suggérait la formation d'une organisation de « guérillas » capable de fonctionner derrière les lignes ennemies³³. Wavell a jugé que cette idée de « guérilla motorisée » pouvait fonctionner et, en 1936, il a mis la théorie à l'épreuve en demandant à Fox Davies d'envoyer des patrouilles loin derrière les lignes ennemies. L'exercice a été un succès. Il en a toutefois résulté peu de choses à l'époque, et l'idée a vite fait de tomber dans l'oubli³⁴. Cependant, au même moment, un groupe d'explorateurs britanniques, sous la direction d'un certain major Ralph Alger Bagnold, lançaient des expéditions dans le désert pour en étudier les caractéristiques. Ce faisant, ils ont tiré des leçons utiles sur la manière de survivre et de s'orienter dans les vastes étendues du désert; cette expertise allait s'avérer précieuse pour les Britanniques lors de la Seconde Guerre mondiale.

En 1940, Bagnold était en route pour l'Afrique orientale quand une collision a forcé le navire à bord duquel il se trouvait à faire escale à Alexandrie pour des réparations. Ayant eu vent de la présence de Bagnold, le général Wavell l'a immédiatement affecté à son état-major. Bagnold lui a alors présenté deux projets axés sur la création d'unités de reconnaissance à longue distance. Il a toutefois fallu attendre l'entrée en guerre de l'Italie, le 10 juin 1940, pour que son plan reçoive le feu vert³⁵.

Ayant obtenu l'autorisation de procéder, Bagnold s'est donné comme première tâche d'assembler l'équipe voulue pour remplir sa mission. En l'espace de quelques jours, il avait engagé tous les membres de l'équipe d'avant-guerre qu'il avait pu trouver et en a fait ses officiers. Il s'est alors lancé à la recherche d'hommes pour combler les rangs. « Sachant qu'il

ne disposerait que de très peu de temps pour leur entraînement, Bagnold a dirigé sa recherche vers les hommes de la division néo-zélandaise qui venait d'arriver dans le secteur. Il cherchait à recruter des hommes qui avaient déjà vécu en pleine nature, dans un environnement peu clément, car ils auraient moins de difficulté que les autres à s'adapter aux rigueurs du désert³⁶. »

D'après Eric Morris, auteur de *Guerrillas in Uniform: Churchill's Private Armies in the Middle East and the War Against Japan, 1940-1945*, ces volontaires « étaient pour la plupart des fermiers, des hommes mûrs, plus âgés que les troupiers de la cavalerie qui s'engageraient plus tard. Ils étaient indépendants d'esprit et avaient l'habitude de "se débrouiller avec ce qu'ils avaient". Ils avaient un sens inné pour la terre, comme tous ceux qui ont grandi à la campagne, et cultivaient l'art de survivre quand les éléments se retournaient contre eux³⁷. » Il ajoute que « les Néo-Zélandais possédaient d'autres talents utiles. Ils savaient conduire, aptitude que peu de leurs confrères de l'armée britannique possédaient à l'époque, et étaient capables de réparer leurs véhicules quand il le fallait, en improvisant ou, au besoin, en se servant de pièces chapardées ici et là³⁸. » À cause des connaissances étendues de ces soldats, l'unité pouvait consacrer plus de temps à leur enseigner des techniques spécialisées qu'exigeait leur mission de longue durée.

Bagnold avait compris que, quel que soit leur nombre, les patrouilles du Long Range Desert Group devaient posséder certaines aptitudes essentielles pour assurer leur autonomie pendant plusieurs semaines dans le désert. Les membres d'une équipe devaient non seulement être capables d'*utiliser* leur matériel, mais ils devaient aussi pouvoir l'*entretenir* et, le cas échéant, le *réparer* sans aucune aide de l'extérieur³⁹. Pour répondre à ces exigences, chaque patrouille devait avoir des véhicules en bon état de marche, du matériel de transmission de l'orientation exceptionnel⁴⁰. La formation des membres de l'unité portait donc sur au moins une de ces spécialisations, et, leur entraînement terminé, les membres ont été groupés en patrouilles et soumis à des exercices visant à confirmer leurs aptitudes individuelles et collectives. L'entraînement a donné d'excellents résultats, et, à la fin août, Bagnold était en mesure de déclarer que le Long Range Desert Group était prêt à partir en opération⁴¹.

Validation sur le terrain

Les opérations ultérieures du Long Range Desert Group ont prouvé la validité du concept de l'insertion de petites patrouilles pour des périodes prolongées derrière les lignes ennemies. Bagnold a démontré que de telles opérations pouvaient réussir si ces groupes réduits suivaient un plan bien conçu, s'ils avaient une organisation souple, le matériel ainsi que les moyens de communication adéquats et s'ils avaient reçu l'entraînement voulu⁴². Bagnold a aussi ajouté une autre notion à l'organisation et à l'entraînement des FOS : si de petites équipes devaient demeurer déployées pendant une longue période, sans pouvoir compter sur une quelconque forme d'appui, elles se devaient d'avoir des techniques très perfectionnées. Le régime d'entraînement et le type d'organisation que Bagnold a alors mis sur pied à cet effet se retrouvent

aujourd'hui dans de nombreuses FOS. Toutefois, bien que les normes aient été resserrées pour mieux répondre aux besoins opérationnels des missions de reconnaissance et de surveillance et des missions d'action directe de petite envergure, elles n'étaient pas aussi variées que celles que requiert la troisième, et peut-être la plus ardue, des missions fondamentales des FOS, loin de là.

En effet, la troisième mission fondamentale des FOS, la guerre non traditionnelle, consiste à organiser, instruire, équiper, conseiller et aider des forces indigènes ou auxiliaires dans le déroulement d'opérations militaires et paramilitaires généralement de longue durée. La guerre non traditionnelle moderne ne trouve pas ses origines dans le cadre des opérations militaires habituelles, bien que, au cours de la Seconde Guerre mondiale, les gouvernements britannique et américain aient consacré des ressources considérables à de telles activités. Le Special Operations Executive britannique et le Bureau des services stratégiques des États-Unis ont été mis sur pied pour coordonner des activités secrètes dans les pays occupés d'Europe et d'Asie. Leur mandat comprenait des tâches aussi diverses que la transmission radiophonique vers les territoires occupés et l'insertion d'équipes chargées de soutenir et de coordonner les mouvements de résistance⁴³.

Le cabinet de la guerre britannique a établi le Special Operations Executive le 22 juillet 1940 dans le but, entre autres, de « coordonner toute action, sous forme de subversion et de sabotage, contre l'ennemi à l'étranger⁴⁴ ». Un moyen d'atteindre cet objectif consistait à détacher, auprès des groupes de résistance organisés, des équipes de liaison de trois hommes, désignées couramment sous l'appellation de « Jedburghs ». Composées d'un officier britannique ou américain, d'un officier français et d'un opérateur radio, toutes ces équipes étaient déployées dans les secteurs où on savait qu'il y avait des mouvements de résistance et elles disposaient d'un arsenal suffisant à équiper une centaine d'hommes. De plus, elles avaient les moyens de se faire réapprovisionner, si besoin était. Une fois sur place, ces équipes prenaient contact avec les autorités locales ou avec toute autre organisation alliée afin de distribuer les armes et de coordonner les offensives locales en fonction des activités des forces alliées⁴⁵. Selon Denis Rigden, auteur de *How to Be a Spy: The World War II SOE Training Manual* :

« Pour que leurs conseils portent leurs fruits, les agents devaient être habiles à la négociation et pouvoir persuader les groupes de résistance de frapper au bon moment ou de suspendre leur action s'il le fallait. Quand les résistants se lançaient indépendamment dans des opérations, les résultats n'avaient d'ordinaire que peu ou pas d'importance du point de vue

« Stirling a réussi en fin de compte à convaincre la chaîne de commandement de la validité de son raisonnement, et le Special Air Service a vu le jour. »

militaire et, souvent, des représailles féroces contre la population civile de la localité s'ensuivaient. Instruits sur les risques de toute action téméraire de guérilla, les agents du Special Operations Executive s'efforçaient de faire en sorte que les opérations des forces irrégulières s'harmonisent aux objectifs stratégiques des chefs alliés⁴⁶. »

Interventions alliées

Aux États-Unis, le Bureau des services stratégiques était responsable des opérations de guerre non traditionnelle. Son mandat comprenait également l'infiltration de personnel dans les territoires occupés par l'ennemi afin d'y organiser les mouvements de résistance pour le sabotage et la subversion et, le cas échéant, d'engager l'ennemi en combat rapproché. La direction du Bureau des services stratégiques relevait du général William J. « Wild Bill » Donovan, ancien soldat hautement décoré de la Première Guerre mondiale, selon qui la composition ethnique des États-Unis en faisait un véritable réservoir de recrues dotées de toutes les aptitudes linguistiques nécessaires. Les candidats retenus formaient de petits groupes organisés, qui recevaient un entraînement de commandos et étaient ensuite parachutés dans les territoires occupés par l'ennemi pour y effectuer des opérations spéciales. L'entraînement auquel les Américains soumettaient leurs troupes s'inspirait du modèle du Special Operations Executive. Cependant, les Américains ont aussi conçu plusieurs méthodes de guerre non traditionnelle de leur propre cru⁴⁷. En plus d'utiliser des équipes de Jedburghs, le Bureau des services stratégiques a créé et raffiné le concept de groupe opérationnel.

Un groupe opérationnel se déployait quand une mission exigeait une gamme de techniques plus diversifiées que celles d'une simple équipe de Jedburghs. L'entraînement et la composition des groupes opérationnels leur permettaient



Des membres du Special Air Service à bord d'un jeep en Europe du nord vers la fin de la guerre.

« Ils avaient un sens inné pour la terre, comme tous ceux qui ont grandi à la campagne. »

de fonctionner de manière autonome ou en association avec des Jedburghs ou des forces de résistance. L'effectif d'un groupe opérationnel allait d'une quinzaine à une trentaine d'hommes, y compris deux spécialistes : un technicien médical et un opérateur

radio. Chaque membre de l'équipe était entraîné à manier toutes les armes utilisées par son équipe et à exécuter toutes les tâches opérationnelles que requérait la mission. Les groupes opérationnels pouvaient mener à bien une grande variété d'activités, qu'il s'agisse de tendre une embuscade à une colonne ennemie, de couper des lignes de transmission, de détruire une voie ferrée ou un pont au moyen d'explosifs ou d'approvisionner un groupe de résistance. Selon Patrick K. O'Donnell, auteur de *Operatives, Spies, and Saboteurs: The Unknown Story of the Men and Women of World War II's OSS*, « on pourrait définir un groupe opérationnel typique comme un petit groupe autonome réunissant des hommes capables de survivre et de combattre à la manière des guérilleros⁴⁸. »

De bien des façons, l'entraînement des groupes opérationnels ressemblait à celui des commandos. Là encore, on insistait sur le conditionnement physique et les compétences de base du soldat, y compris la lecture de cartes, le recours aux tactiques d'attaque surprise et de retrait des commandos, le maniement des armes légères américaines et étrangères, le dépistage, la patrouille et la reconnaissance, et on veillait au perfectionnement des aptitudes à l'emploi des explosifs et à la survie sur le terrain. De plus, les membres étaient formés en fonction des caractéristiques particulières de la région dans laquelle ils devaient opérer. Il convient de noter que des officiers britanniques venaient offrir leurs conseils sur « le maniement particulier du pistolet de calibre .45 ainsi que sur les techniques spécialisées du corps-à-corps et du maniement du poignard⁴⁹. »

Le taux de réussite du Special Operations Executive et du Bureau des services stratégiques au cours de la guerre a prouvé l'efficacité de la troisième mission fondamentale des FOS, surtout en ce qui concerne l'utilisation des groupes opérationnels. Une analyse d'après-guerre révèle que les membres des groupes opérationnels estimaient que leur entraînement intensif avait fait ses preuves, mais aussi que l'on aurait dû accorder une plus grande place notamment au maniement et à l'entretien de l'armement et des véhicules étrangers, à diverses méthodes d'instruction générale, à la nomenclature militaire française ainsi qu'à l'entretien et à la réparation des postes radio⁵⁰. Comme dans le cas du Long Range Desert Group, les membres des groupes organisationnels ont compris que, pour que des équipes puissent opérer derrière les lignes ennemies pendant de longues périodes, elles devaient être très versées dans des disciplines essentielles, comme les techniques de transmission, les procédures médicales, la connaissance de l'armement et l'entretien des véhicules et du matériel.

« L'entraînement auquel les Américains soumettaient leurs troupes s'inspiraient du modèle du Special Operations Executive. »

Vers la fin de la guerre, les opérations autonomes de longue durée étaient un des atouts des FOS. Cela était dû indiscutablement à leur évolution; de solides bagarreurs « généralistes » à qui l'on confiait des missions d'action directe de courte durée, ces troupes étaient devenues des combattants hautement spécialisés, capables d'accomplir des tâches de reconnaissance et de surveillance et des missions de guerre non traditionnelle qui exigeaient souvent un engagement à long terme. Ce mouvement⁵¹ vers la formation d'unités spécialisées dans les opérations spéciales de reconnaissance et de surveillance ou de guerre non traditionnelle, où chaque unité est capable d'entreprendre au besoin des missions d'action directe de petite envergure, a été formellement inclus dans le programme de reconstitution des FOS britanniques et américaines après la Seconde Guerre mondiale.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Bureau des services stratégiques a été dissous, et la majorité de ses activités opérationnelles de renseignement a été confiée à la Central Intelligence Agency, nouvellement formée. Au début, l'armée américaine ne voyait aucune raison de se doter de la capacité de mener une guerre non traditionnelle; toutefois, étant donné la menace croissante que représentait l'Union soviétique, on a décidé de former, en 1952, le 10^e Special Forces Group (les bérêts verts), qui devait servir à mener des combats de partisan derrière les lignes de l'armée soviétique en cas d'invasion de l'Europe occidentale⁵². Les détachements opérationnels des forces spéciales mis en place en 1952 présentaient une organisation semblable à celle des groupes opérationnels qui avaient été déployés en France pendant la Seconde Guerre mondiale et ils incluaient de nombreuses améliorations découlant de recommandations faites après la guerre. Bien que les bérêts verts aient connu plusieurs transformations au fil des ans, une compagnie typique se compose de six détachements Alpha, formés de douze hommes : un capitaine et un commandant adjoint (un adjudant) et dix sous-officiers spécialisés dans l'un des cinq domaines fonctionnels (armement, génie, soins médicaux, communications ainsi qu'opérations et renseignement)⁵³. Ce type d'organisation, comme il l'a amplement prouvé en Afghanistan, fournit l'encadrement idéal pour la formation et le contrôle de petites unités opérationnelles de guérillas. Lors d'opérations de guerre non traditionnelle, on s'attend à ce que les FOS et les forces de guérillas exécutent toutes deux des missions de reconnaissance et de surveillance et des missions d'action directe; il est alors évident que le niveau d'expertise variera.

Contrairement aux Américains, qui accordent une grande importance à la guerre non traditionnelle, les Britanniques préférèrent tirer parti de l'expérience acquise pendant la guerre avec le Long Range Desert Group et le Special Air Service, dont les activités se concentraient sur la reconnaissance et la surveillance et sur l'action directe. Bien que le Special Air Service ait été démantelé en 1945, comme bien d'autres unités des FOS

britanniques créées pendant la guerre, il a été reconstitué dans les années 1950, lorsque la Grande-Bretagne, aux prises avec une guérilla en Malaisie, cherchait un moyen de contrer les rebelles qui sévissaient au cœur de la jungle malaisienne. C'est au major Mike Calvert, récipiendaire de l'Ordre du service distingué et ancien commandant du Special Air Service lors de la Seconde Guerre mondiale, que revenait la responsabilité de conseiller les Britanniques sur la meilleure façon d'aborder la situation. Il leur a suggéré de former une unité des FOS semblable au Special Air Service. Cette recommandation a été acceptée, et on a mis sur pied une nouvelle unité, d'abord connue sous le nom de « Malayan Scouts⁵⁴ ». Il faut noter que la mission fondamentale de cette nouvelle unité était de soutenir les opérations de contre-terrorisme en effectuant, en régions éloignées, des missions de reconnaissance et d'action directe contre les rebelles. Ces escadrons du Special Air Service, connus sous l'appellation de « Sabre » et organisés avant tout pour exécuter des missions de reconnaissance et de surveillance et des missions d'action directe, se répartissent en quatre troupes de seize hommes; chacune se spécialise dans différentes techniques d'insertion, selon que les opérations exigent une grande mobilité ou qu'elles requièrent une approche aérienne, navale ou en montagne. Chaque troupe comprend elle-même quatre patrouilles de combat formées de quatre hommes⁵⁵.

Les différences organisationnelles entre les béréts verts et le Special Air Service équivalent à celles que présentent les missions fondamentales dans lesquelles ces deux unités se spécialisent. Cependant, le fait qu'une unité soit à ce point spécialisée ne veut pas dire qu'elle serait incapable de se charger d'autres tâches qui relèvent des FOS. En fait, beaucoup des activités primaires et accessoires dont ces unités sont aujourd'hui responsables sont fondées sur leur adaptabilité; on leur en a confié la tâche parce qu'elles sont capables de réaménager les compétences spécialisées propres à leur mission fondamentale pour répondre aux exigences particulières d'autres situations. Elles peuvent le faire parce que l'entraînement

pour les missions de reconnaissance et de surveillance et pour les missions d'action directe crée des compétences utiles pour d'autres opérations, telles que la lutte contre la drogue, la contre-prolifération, la recherche et le sauvetage de combat et certains aspects du contre-terrorisme. Les compétences utiles aux missions de guerre non traditionnelle, telles que l'instruction des guérilleros, peuvent aussi servir dans les cas de défense interne à l'étranger pour former des forces de sécurité locales ou des forces de coalition dans des tâches d'appui⁵⁶. Cela dit, une certaine prudence s'impose dans l'affectation de ces tâches aux FOS, car, bien que ces unités soient certainement capables de s'adapter aux exigences d'autres types de missions, elles ne peuvent pas tout faire, et il est important de reconnaître et de comprendre leurs limites.

Des limites à l'utilisation des FOS s'imposent, sachant que chacune de leurs missions fondamentales requiert une organisation particulière ainsi qu'un entraînement et du matériel spécialisés. De plus, les FOS doivent pouvoir exécuter leurs missions en fournissant un haut niveau d'expertise. Pour ce faire, elles doivent non seulement consacrer des efforts considérables à leur entraînement de base mais aussi se perfectionner périodiquement afin de maintenir ce haut niveau d'expertise. Si des FOS sont obligées de se charger de tâches qui ne correspondent pas aux compétences requises par leurs missions fondamentales, elles sont alors obligées de réorienter leurs efforts et d'acquérir de nouvelles aptitudes, et ce, au détriment du maintien de leurs compétences courantes à un niveau garantissant leur efficacité opérationnelle.

Conclusion

Somme toute, pour comprendre les FOS modernes, il faut connaître leurs missions fondamentales et l'influence qu'elles ont sur l'organisation, l'entraînement et les possibilités de déploiement. Toutefois, il importe de comprendre leurs missions fondamentales afin de mieux éviter l'erreur commune de supposer qu'une unité des FOS peut effectuer n'importe quelle opération spéciale. Si toutes les FOS ont de nombreux traits communs, chacune se distingue considérablement des autres de telle sorte qu'il serait difficile, sinon impossible, de créer une unité qui aurait toutes les qualités requises. En fait, l'organisation d'une unité des FOS, son entraînement et son matériel sont conçus en fonction de la mission fondamentale qu'elle doit remplir, et, bien que toute unité soit capable de s'adapter à des exigences qui dépassent son domaine de spécialisation, cette capacité d'adaptation est en réalité plutôt limitée.



Manœuvres en mer des forces d'opérations spéciales.

MND, photo DHD02-292-07

NOTES

1. John T. Carney et Benjamin F. Schemmer, *No Room for Error: The Covert Operations of America's Special Tactics Units from Iran to Afghanistan*, Ballantine Books, New York, 2002, p. 23.
2. Andrew Feickert, « U.S. Special Operations Forces (SOF): Background and Issues for Congress », *CSR Report for Congress*, The Library of Congress, le 28 septembre 2004, [en ligne]. <www.au.af.mil/au/awc/awcgate/crs/rs21048.pdf> (le 15 mars 2004). Selon ce rapport, « les FOS américaines comptent environ 47 000 membres des forces actives ou de réserve répartis dans l'armée de terre, l'aviation et la marine, soit environ 2 % de l'effectif total. » (p. 1) [TCO]
3. Robin Neillands, *In the Combat Zone: Special Forces since 1945*, Orion, Londres, 1977, p. 320.
4. Gouvernement des États-Unis, *Joint Pub 3-05 – Doctrine for Joint Special Operations*, Joint Chiefs of Staff, Washington, 17 décembre 2003, p. I-1. La plupart des pays occidentaux, y compris le Canada, acceptent en général cette définition. [TCO]
5. *Ibid.*, p. II-11. En mai 2003, on a apporté des changements aux missions fondamentales et activités collatérales des FOS. Les missions fondamentales sont maintenant appelées « missions de base ». En outre, les Américains ne pratiquent plus d'« activités collatérales ».
6. Thomas K. Adams, *US Special Operations Forces in Action: The Challenge of Unconventional Warfare*, Frank Cass, Portland, 1998, p.303. [TCO]
7. Les opérations psychologiques et les opérations d'information font exception et doivent leur origine au Special Operations Executive et au Bureau des services stratégiques. Les opérations de reconnaissance et de surveillance servent à obtenir ou à confirmer de l'information au sujet des capacités, des intentions ou des activités d'un ennemi réel ou potentiel ou à assurer la confidentialité de renseignements concernant les caractéristiques d'une zone d'opérations particulière. Dans les opérations de guerre non traditionnelle, on organise, entraîne, équipe, conseille et aide des troupes locales ou auxiliaires lors d'opérations militaires ou paramilitaires de longue durée. Quant aux opérations d'action directe, ce sont des frappes ponctuelles ou des actions offensives de courte durée destinées à saisir, détruire, capturer, retrouver ou endommager des cibles désignées, qui peuvent être du matériel ou des troupes.
8. Adams, *op. cit.*, p. 17-18. [TCO] *Nota* : Les missions d'action directe peuvent être des opérations de large envergure entreprises par des unités comme les commandos britanniques, les rangers américains, les forces aéroportées et les marines ou des opérations de frappe chirurgicale de petite envergure menées par le Special Air Service. Les opérations de guerre non traditionnelle incluent des missions entreprises par des forces nombreuses comme l'ancien Bureau des services stratégiques, les groupes opérationnels et les forces spéciales (bérets verts) des États-Unis ou par des équipes de liaison plus petites, comme les Jedburghs.
9. Wikipédia, L'Encyclopédie libre, sous la rubrique « Commandos britanniques », [en ligne]. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Commandos_britanniques> (le 15 février 2004) [TCO]
10. Gouvernement des États-Unis, *op. cit.*, p. II-11. [TCO]
11. Peter Young, *The First Commando Raids: History of the Second World War series*, BCE Publishing, Londres, 1966, p. 1-4.
12. Adrian Weale, *Secret Warfare: Special Operations Forces from the Great Game to the SAS*, Hodder and Stoughton Ltd, Londres, 1998, p. 60.
13. Wikipédia, L'Encyclopédie libre, sous la rubrique « Inveraray », [en ligne]. <<http://en.wikipedia.org/wiki/Inveraray>> (le 15 février 2004)
14. Charles Messenger, *The Commandos 1940-1946*, William Kimber, Londres, 1985, p. 410-411. Voir aussi Young, *op. cit.*, p. 14.
15. Michael J. King, *Rangers: Selected Combat Operations in World War II*, Combat Studies Institute, U.S. Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth, juin 1985, introduction. [TCO]
16. David Bohrer, *America's Special Forces: Seals, Green Berets, Rangers, USAF Special Ops, Marine Force Recon*, MBI Publishing, St. Paul, 2002, p. 45.
17. Gouvernement du Canada, *1^{re} Canadian Special Service Battalion. Report No. 5*, Défense nationale, section Historique, novembre 1942, p. 14. [TCO]
18. *Ibid.*, appendice C. Voir aussi Young, *op. cit.*, p. 14-28.
19. Kenn Finlayson et C. H. Briscoe, « Case Studies in Selection and Assessment: The First Special Service Force, Merrill's Marauders and the OSS OGs », *Special Warfare*, automne 2000, p. 24. Le 1^{er} détachement du service spécial a souffert du même manque de capacité de transport que les commandos. Le principal objectif du programme d'entraînement suivi par le 1^{er} détachement au cours de l'hiver 1942-1943 était de préparer un déploiement opérationnel en Norvège pour saboter les installations électriques du pays. Toutefois, il a fallu trouver un plan de rechange pour la mission, car ses planificateurs ne réussissaient pas à trouver assez d'avions pour transporter l'unité et son équipement. Par conséquent, l'unité a été choisie pour conduire l'assaut contre l'île Kiska durant la campagne des îles Aléoutiennes et elle a été transférée à Fort Bradford pour subir un entraînement amphibie plus poussé.
20. Weale., *op. cit.*, p. 76.
21. *Ibid.*
22. Alan Hoe et Eric Morris, *RE-Enter the SAS: The Special Air Service and the Malayan Emergency*, Leo Cooper, Londres, 1994, p. 3-5.
23. Weale, *op. cit.*, p. 96. Voir aussi Philip Warner, *The Secret Forces of World War II*, Granada, Londres, 1985, p. 18.
24. Steve Crawford, *History of the Second World War*, volume I, [en ligne]. <<http://hem.passagen.se/inlajn/info/usual/history.htm>> (février 2004)
25. Hoe et Morris, *op. cit.*, p. 3.
26. *Ibid.*, p. 3.
27. *Ibid.*, p. 16.
28. Weale, *op. cit.*, p. 155. [TCO]
29. Warner, *op. cit.*, p. 16. [TCO]
30. *Ibid.*, p. 17-18. [TCO] Selon Tony Geraghty, auteur de *Who Dares Wins: The Special Air Service – 1950 to the Gulf War*, « Les qualités essentielles d'un soldat appelé à travailler dans une zone isolée durant des semaines et peut-être des mois étaient le sens de l'initiative, l'autodiscipline, l'indépendance d'esprit, la capacité de travailler sans supervision, l'endurance, la patience et le sens de l'humour. » (Time Warner, Londres, 1993, p. 502). [TCO]
31. Weale., *op. cit.*, p. 143.
32. Shaw Kennedy, *Britain's Private Armies: Western Desert, August 1940/December 1941*, BPC Publishing Ltd, History of the Second World War, 1966, p. 776.
33. *The World at War: Biography*, [en ligne]. <<http://worldatwar.net/biography/w/wavell>> (le 1^{er} août 2004)
34. Her Majesty's Stationery Office, *History of the Second World War. The Mediterranean & Middle East*, vol. I, Londres, 1954, [en ligne]. <http://www.lrdg.org/lrdg_history_information.htm> (le 13 mars 2004)
35. *Ibid.*
36. Weale, *op. cit.*, p. 83. [TCO]
37. Eric Morris, *Guerrillas in Uniform: Churchill's Private Armies in the Middle East and the War Against Japan, 1940-1945*, Hutchinson, Londres, 1989, p. 71-75. [TCO]
38. *Ibid.*, p. 72-75. [TCO]
39. Kennedy, *op. cit.*, p. 1-24.
40. Morris, *op. cit.*, p. 13-14.
41. Shaw Kennedy, *The Long Range Desert Group*, Presidio Press, California, 1989, p. 18-19.
42. Visitez le site Web de la Long Range Desert Group Preservation Society, à l'adresse <<http://www.lrdg.org>> (le 15 février 2004).
43. Roy MacLaren, *Canadians Behind Enemy Lines: 1939-1945*, University of British Columbia Press, Vancouver, 2004, p. 1-2.
44. *Ibid.*, p. 1-3. [TCO]
45. *Ibid.*, p. 602-605.
46. Denis Rigden, *How to Be a Spy: The World War II SOE Training Manual*, Dundurn Press, Toronto, 2004, p. 1-2. [TCO]
47. Patrick K. O'Donnell, *Operatives, Spies, and Saboteurs: The Unknown Story of the Men and Women of World War II's OSS*, Free Press, Londres, 2004, p. XV.
48. *Ibid.*, p. 58. [TCO]
49. Ian Sutherland, « The OSS Operational Groups: Origin of Army Special Forces », *Special Warfare*, vol. 15, n° 2, juin 2002, p. 10. [TCO]
50. *Ibid.*
51. Cette affirmation vise les opérations militaires des FOS et non pas les missions de récupération d'otages, qui font partie des opérations de contre-terrorisme.
52. *The History of the 10th Special Forces Group (Airborne)*, p. 1, [en ligne]. <<http://www.soc.mil/SF/history.pdf>> (le 10 janvier 2003).
53. U.S. Army Special Operations Support Command, *Special Forces "A" Team Organizational Structure: Fact Sheet*, [en ligne]. <http://www.soc.mil/SF/SF_default.htm> (le 10 juillet 2005)
54. Geraghty, *op. cit.*, p. 331-334.
55. Wikipédia, L'Encyclopédie libre, sous la rubrique « Special Air Service », [en ligne]. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Special_Air_Service> (le 10 juillet 2005)
56. La seule exception à cette règle est la mission de récupération d'otages, pour laquelle les techniques sont si spécialisées que plusieurs pays ont créé des unités pour exécuter spécifiquement cette tâche.